



Référence bibliographique :

Mario Montalbetti, "Pourquoi est-il si difficile (de parler de) ce texte de Belderbos ?", *lieuxdits*#16, mai 2019, pp. 31-37.

La revue lieuxdits

Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme (LOCI)
Université catholique de Louvain (UCL).

Éditeur responsable : Le comité de rédaction, place du Levant, 1 - 1348 Louvain-la-Neuve

Comité de rédaction : Damien Claeys, Gauthier Coton, Pauline Fockedey,
Nicolas Lorent, Guillaume Vanneste

Conception graphique : Nicolas Lorent



ISSN 2294-9046
e-ISSN 2565-6996

<https://dial.uclouvain.be/pr/boreal/object/boreal:>

 **UCLouvain**

Faculté d'architecture, d'ingénierie
architecturale, d'urbanisme



www.uclouvain.be/loci.html

Pourquoi est-il si difficile (de parler de) ce texte de Belderbos ?

Mario Montalbetti

En 2013 eut lieu, un colloque à Bruxelles au CIVA, traitant d'une interrogation prononcée par le linguiste Mario Montalbetti : Pourquoi est-il si difficile de parler d'architecture ?

Ce colloque, organisé par le laboratoire d'analyse de l'architecture (laa), eut un immense succès dans la faculté LOCI comme au-delà et à mené à la publication d'un livre.

Mario Montalbetti est poète, linguiste et syntacticien et il a fait son doctorat avec Noam Chomsky du Massachusetts Institute of Technology (MIT). Il est Professeur de linguistique au Department of Linguistics à l'University of Arizona, Professeur ordinaire de linguistique et Littérature à la Pontificia Universidad Católica del Perú (PUCP).

Intéressé, voire même impressionné par le texte de Marc Belderbos portant le titre intrigant de : Comment y a-t-elle si difficile de parler d'architecture¹, il publia le texte de Marc Belderbos, traduit en espagnol, aux côtés d'un texte à lui, dans un livre dont le titre est 'Epicyclos'².

Il rédigea ensuite une invitation à la lecture, ou une critique si on veut, comme on peut en trouver dans les pages littéraires des journaux ou dans des revues comme lieuxdits.

C'est cette invitation à la lecture, traduite en français, que lieuxdits vous propose ci-dessous dans la disposition typographique de l'original en espagnol.

À propos du texte de Marc Belderbos.....

C'est un texte brillant et c'est un texte difficile ;
c'est un texte emballé avec le soin avec lequel est emballé
une figurine en porcelaine
mais aussi,
avec l'attention avec laquelle est emballé
un parachute.

C'est un texte qui met en garde
- comme le 'daemon' avait prévenu Parménide -

de ce que cela signifie de parler de quelque chose,

de n'importe quelle chose,
de l'être,
de l'architecture,
du poème,
de l'expérience, ...

Et c'est un texte qui met le doigt avec précision
au lieu où se situe la difficulté.

Pas la difficulté
de l'être,
de l'architecture,
du poème, ...

mais la difficulté d'en parler.

La première question de Belderbos n'est donc pas
Pourquoi est-ce si difficile de parler d'architecture ?
c'est à dire n'est pas la question qui a motivé son texte à l'origine.

A cette question, il arrivera un peu plus tard.
Et après un travail méticuleux.

1 - Le texte de Marc Belderbos
'Comment y a-t-elle si difficile de
parler d'architecture ?'
- a été publié dans 'Pourquoi est-il si
difficile de parler d'architecture ?'
Édité par Cécile Chanvillard, Pierre
Cloquette, Renaud Pleitinx, Jean
Stillemans
- est disponible chez marc.
belderbos@uclouvain.be dans une
disposition typographique spatiale-
ment correcte.

2 - 'EPICICLOS, Marc Belderbos et
Mario Montalbetti, Fondo Editorial
PUCP, Lima 2018.'

Car Belderbos se demande d'abord
Pour *qui* est-il difficile de parler d'architecture ?

Parce que ce n'est pas un problème pour tout le monde.
Pour certains, il n'est pas difficile de parler d'architecture.
C'est ce qui se fait, principalement,
dans les écoles d'architecture,
dans les universités,
dans l'académie

Là, la difficulté de parler ne se pose même pas.

La difficulté dont parle Belderbos doit d'abord être rencontrée.
Elle doit être découpée, débusquée ;
C'est une sorte de trésor.

Et c'est la même difficulté que son texte contient.
Nous pourrions presque changer la question initiale
Pourquoi est-ce si difficile de parler d'architecture ?
par cet autre:
Pourquoi est-il si difficile de parler du texte de Belderbos ?

Je ne parle pas d'une difficulté qui peut être surmontée
avec du papier et un crayon, et des lectures répétées.
Je parle d'une difficulté d'un autre ordre,
d'une difficulté qui rend impossible la compréhension.

Et pourtant
le mouvement que nous devons parcourir pour répondre à cette nouvelle question
Pourquoi est-il si difficile de parler du texte de Belderbos?

sera le même
que le mouvement que Belderbos parcourt pour répondre à la première question
Pourquoi est-ce si difficile de parler d'architecture?

C'est-à-dire que ce que nous devons d'abord trancher est
Pour qui le texte de Belderbos est-il si difficile?

Et la réponse est claire:
le texte de Belderbos est difficile
pour celui pour qui il n'est pas difficile de parler d'architecture.

Et qui est-ce?
Celui pour qui il n'est pas difficile de parler d'architecture
c'est
l'humaniste !

L'humanisme est cette "grande perversion" ... (comme l'a souligné Foucault).

Et c'est ainsi parce qu'il est en proie à la fascination de soutenir
que l'être humain est
"Un animal + l'indicible ou l'ineffable".

L'être humain est un animal
C'est le seul animal,
qui laisse se poser; qui abrite en soi
ce qui ne peut être dit,
ce qui est impossible à dire.

Aucun chien ne donne cet abri,
aucun crocodile, aucune abeille.

Parfois, les humanistes appellent âme ce refuge ineffable.
Le nom n'a pas d'importance. Mais c'est là. Cela les constitue.

Pour l'humaniste
parler d'architecture n'entraîne aucune difficulté

et donc,
pour l'humaniste, le texte de Belderbos contient une difficulté infinie.

Pourquoi ?

Parce que l'humaniste suppose comme évidentes
deux choses qui lui sont essentielles

Et une fois qu'on les présuppose, il n'y a plus aucune difficulté réelle.

Le premier présupposé est que l'être humain est un être.
Cela semble, en effet, 'évident',
mais cela a des conséquences.

Dire que l'être humain est un être
est dire qu'ontologiquement c'est une chose
une chose qui existe dans le monde,
et que grammaticalement c'est un substantif,
une substance grammaticale en face à des objets grammaticaux.

Cet être-substantif occupe un espace,
Il se tient érigé, droit, debout, érigé sur le monde.

Cet être-substantif est situé dans un espace donné à l'avance,
un monde donné à l'avance.
Et de cet être érigé, droit, en parade, en arrêt sur (dans...) l'espace,

trois directions orthogonales se dégagent:
avant
derrière
aux côtés.

Ainsi, s'arrête l'être-substantif sur le monde.
L'être-substantif parfait, paraphrasant Jørgen Leth.

Et la deuxième chose que l'humaniste présuppose comme évidente
est que
l'espace dans lequel se trouve l'être-substantif
peut être distingué par une masse
organisé par une masse

et que nous pouvons appeler architecture cette organisation de la masse.

Mais aucune de ces deux hypothèses n'est « évidente » pour Belderbos.

D'un côté,
Il y a une architecture par une matière dont la masse a été enlevée
(comme l'enseigne Kasuyo Sejima);

et de l'autre,
il y a des inclinations de l'être-substantif qui le font abandonner
son attitude érigée, droite, debout, arrêtée dans l'espace.

L'homme érigé, debout, droit, s'incline
parce qu'il y a toujours de l'autre qui le délocalise

il y a toujours de l'autre qui altère sa position.

L'être-substantif droit s'incline, et ensuite,
il tient des *inclinations*,
et il les tient
grâce à quoi, il acquiert et possède une raison;

et la raison est toujours associée à quelque chose hors de soi
quelque chose vers lequel elle s'incline.

Mais il y a donc deux mouvements de la raison qui s'incline
que nous devons affronter:
un, une raison qui s'incline pour comprendre
une raison critique, la raison de l'humaniste;
et deux, une raison qui a tendance à se dé-prendre,
qui se dé-prend de soi.

La raison qui com-prend est celle qui porte
à redresser à nouveau l'être-substantif incliné ;

une raison qui le renvoie, pour ainsi dire, à la verticale de l'humanisme.

La Raison de l'être-substantif, la raison critique utilise trois paires de prédicats comme oppositions :

intérieur / extérieur
profondeur / surface
infini / fini

Avec ces prédicats, dit Belderbos, il est "assez facile de parler d'architecture".

Regardez comment cela fonctionne:

L'être-substantif comprend à l'intérieur, remplissant de l'extérieur son réceptacle intérieur.

L'être-substantif comprend en profondeur, conduisant vers le bas ce qui flotte à la surface.

L'être-substantif comprend à l'infini, généralisant le fini dans les formules universelles.

Observez aussi comment dans chaque opposition il y a un prédicat valorisé comme primordial:

l'intérieur est plus important que l'extérieur

la profondeur est plus importante que la surface

l'infini est plus important que le fini

et si nous mettons ensemble les trois prédicats primordiaux (intérieur, profondeur, infini) nous obtenons une bonne caractérisation de ce que l'humaniste appelle "l'âme" de l'être-substantif.

Eh bien, cet être-substantif il n'a absolument aucune difficulté à parler d'architecture

et il ne trouve absolument aucune difficulté à parler de quoi que ce soit (y compris à parler de son propre "ineffable / indescriptible").

La question de la difficulté de parler de quelque chose, de quoi que ce soit, il ne la pose même pas.

L'introduction initiale et les 12 prolégomènes qui ouvrent le texte de Belderbos font exactement ça:

définir l'être-substantif qui n'a pas de difficulté à parler, définir l'animal-humaniste.

Ensuite, Belderbos commence méticuleusement à débusquer et travailler la difficulté

dans ses 12 Dis-positions et 15 Pro-positions suivantes.

Pour résoudre cette difficulté, Belderbos requiert un être humain différent. Un *être humain* qui n'est pas ...

Le lieu anti-parménidien de Belderbos c'est que
l'être n'est pas.

Belderbos ne le pose pas comme le sophiste Gorgias. Belderbos ne propose pas que *si l'être n'est pas alors rien ne l'est.*

Belderbos suggère plutôt que l'être est ... autre chose (et là on commence à sentir les premières odeurs de difficulté parce que n'est pas «chose», l'autre chose que l'être est);

disons cependant pour le moment
cet être est ... autre chose; il n'est pas être,

il n'est pas fini, il n'a pas une "essence achevée",
Ce n'est pas un substantif.

Au contraire, *l'être devient sans cesse*
et ce devenir incessant de l'être
est ce que Belderbos
nomme
la circulation du sens
-Ce qui est un concept clé pour lui.

Le sens circule parce que la raison non critique,
la raison non-humaniste,
la raison qui se dé-prend

fait exactement cela, se dé-prendre de soi-même,
inclinée permanente hors de soi
dans une sorte de métonymie infinie,
de délocalisation infinie,
que Belderbos appelle épicycle.

Le sens circule en épicycles,
dans les cercles qui bougent à tour de rôle
suivant la ligne d'un cercle majeur, appelé *déférent*.
Le sens est la circulation en épicycles.

L'Être n'est pas *être* : il est devenir, il est circulation.
Et être ne peut pas devenir s'il ne parle pas.
Le devenir de l'être se trouve dans son discours, dans le langage.

Mais dans un lieu déterminé du langage :
pas dans les substantifs, pas dans les substances, pas dans les essences.

Si l'être doit être quelque chose, ... une autre "chose", s'il doit devenir, il doit être un
verbe.

Parler n'est donc pas dire ; parler, c'est établir un verbe.
Parler est, par un néologisme de Belderbos, 'verber'.

Parce que seul le 'verber' est un acte in-achevé et donc in-fini
et ainsi, épicycle,

qui permet la circulation du sens.

Ensuite : l'être ne parle pas. Mais au contraire, il est parlé.
L'être-parlant de l'humanisme est, en vérité, un être-parlé.
Le sujet-parlant est un sujet-parlé.

Le verbe est l'arme de la raison qui se dé-prend, au lieu de com-prendre.

Quand Belderbos dit que parler c'est établir un verbe
ce qu'il veut dire, je le répète, est que

parler, c'est établir la circulation du sens.
Établir (é-tablir, mettre sur une table, sur une table, mettre sur une table)
c'est laisser le sens avoir lieu.

Cependant, et nous le savons déjà, ce 'parler' ne fait qu'échouer.
C'est la difficulté construite et débusquée.
Rappelez-vous Lacan (Séminaire XX) :
"Le sens indique la direction dans laquelle il échoue".

Mais quelle direction est-ce ?
C'est la direction de la jouissance.
Lacan encore : la jouissance est articulée par la répétition.

Ça se répète,
Ça s'articule,
Ça jouit.

Et comment se fait-il que la répétition et la jouissance soient articulées ?
Premièrement, par le langage - qui est le seul qui puisse articuler ;
et deuxièmement,

en tenant que la jouissance n'est pas autre chose
que confondre la répétition
avec la circulation du sens.

La jouissance est la *répétition* en tant que circulation du sens.

La circulation qui, nous l'avons vu, se répète en épicycles.

Observez qu'il n'y a aucun être substantif dans tout cela.
Il y a un être qui devient, incliné par une Raison qui se dé-prend d'elle-même.

Incliné vers l'autre
tout autre,
l'autre radicalement autre,
l'autre distinct, étranger,
...
le Réel.

Cet être-qui-devient est incliné vers le Réel.
Il est à un *pas* du Réel.

Verber doit établir cette étape, établir le seuil.
D'un côté à l'autre. De l'être-qui-devient vers le Réel.

La circulation du sens va dans la direction du Réel.
Mais toujours en forme in-achevée, in-finie,

comme si elle se déplaçait, infiniment,
dans son propre mouvement épicycloïdal... vers l'autre.

Verber est alors soutenir cet entre-deux
(Une idée Levinasienne que Belderbos pousse à la limite).

Entre-deux entre l'être-qui-devient et le Réel
à travers le seuil en lequel
la raison se déprend d'elle même

La distinction que recherche Belderbos
et sur lequel il s'appuie
pour affirmer que l'être n'est pas

est la distinction entre être et avoir,
entre *être* et *y avoir*.

Être ne fait que commencer la chaîne humaniste par laquelle
l'être est,
il est masculin
il est achevé,
il est fini,
il est UN,
il est chose, et
il est savoir

À tout cela, Belderbos lui oppose la chaîne de l'*y avoir* :
y avoir est féminin
est in-achevé,
est in-fini,
dé-joue l'UN,
est lieu
et n'est pas savoir mais épicycle.

Comme le dit admirablement Belderbos,
C'est presque un haïku,

Dans la vie, on peut chercher à être
ou on peut chercher à avoir ... lieu.
Et on parlera différemment.

Sans l'être.
Il y a la circulation du sens sans l'être

il y a le passage au Réel, l'entre-deux, sans l'être.

Il n'y a pas l'être.

Et il y a enfin la difficulté de parler.

Il n'est pas difficile de parler ; *il y a* difficulté à parler.

Et la question initiale,

Pourquoi est-ce si difficile de parler d'architecture ?

(la question humaniste de la raison critique)

doit se confronter à cet autre,

Pourquoi y a-t-il tant de difficulté à parler d'architecture?

(la question de la raison en dé-prise).

Si nous ne transportons pas la question

de être à avoir ... lieu

le texte de Belderbos sera irrémédiablement, infiniment difficile.

Terminons

ou plutôt, laissons en suspens épicycloïdal

la question qui nous permet de nous mouvoir.

Pourquoi y a-t-il tant de difficulté à parler ...?

Répondons:

... parce que la circulation du sens se répète

... parce que l'être-substantif disparaît

... parce que surgit l'entre-deux de l'auto-déprise.

et parce que l'architecture (ou quoi que ce soit d'autre

qui vaille la peine, le poème, par exemple)

ne fait que répéter cette dé-prise.